rhétorique fournit ainsi heuristiquement une idée du niveau d'abstraction auquel pourrait être traité le discours explicatif. Elle met en évidence en particulier que ce dont il est question dans les discours, ce dont ils parlent -leurs thèmes ou leurs objets- ne sont pas ceux dont traite la logique formelle; ce ne sont pas des "objets quelconques".[20)]

Nous admettrons avec Peirce que la logique est une partie de la sémiologie. La logique est l'analyse du discours. En ce sens, l'étude des règles selon lesquelles s'enchaînent les pensées -contenus, informations- passe inévitablement par celle du langage qui les pose et articule leur succession. Mais si le discours est signe, son rapport au réel dont il est signe se différencie selon les diverses sphères de l'activité symbolique. De ce point de vue, certains discours visent le vrai -le savoir. La sémantique de ces discours et les règles de leur organisation interne ont constitué depuis toujours l'objet privilégié de la logique formelle[21)]. Mais la majorité des discours fonctionnent autrement; ils cherchent une réponse à un problème d'interprétation ou de communication dont l'adéquation est locale et momentannée. A ces discours, la vraisemblance suffit, ou le fait d'être accepté; mais argumentés, ils n'en laissent pas moins de mettre en jeu des savoirs et une certaine rationalité.

1. Les objets du discours

Comme l'écrit ici même J.-B. Grize, un discours qu'un locuteur adresse à un interlocuteur schématise à des fins diverses un fragment d'expérience, de façon partielle, partiale et orientée. Il pose donc autant qu'il exclut, et renvoie à ce dont il ne parle pas en disant ce qu'il dit. Dans cette activité qui transforme une situation donnée en une situation représentée, un univers de discours se déploie en se délimitant, que sa réalité ou sa présence symbolique propre différencie de la réalité dont il est signe et à laquelle appartiennent d'autres signes. Mais cet univers de discours n'est pas une entité statique; il se transforme dans le déroulement du discours. Il n'est pas un "tableau" de faits ou d'événements extérieurs; ou bien, s'il peut avoir cet effet c'est que, d'abord, il filtre et re-compose des éléments dont la compatibilité possible au sein de la référence du discours tient à la possibilité de leur co-présence en discours. Ce double mouvement fait l'objet de ce que nous appelons une "logique naturelle", ou logique de la schéma-

tisation.

A cet univers de discours appartiennent des objets. Nous appelons "objet" le mode par lequel un fragment d'expérience est donné en discours sous la forme d'une expression nominale. Un objet est donc -conformément à la tradition kantienne- un phénomène, c'est-à-dire l'"apparaître" d'une chose dans le cadre d'une activité. En discours, cette activité consiste à identifier quelque chose sous un nom -à désigner, à détacher une entité d'un horizon pour en faire le thème d'un dire.

Mais qu'est-ce qu'un nom? L'idée même de schématisation exclut qu'un nom puisse être "une étiquette attachée à une chose": son sens n'est pas sa référence. Comme signe verbal, il appartient d'abord au système d'une langue. En rapport avec d'autres signes, sa forme et sa fonction s'y déterminent; mais il y trouve aussi, lié à une forme, un sens codé (un signifié)[22]. Pourtant, dans ce système, noms communs et noms singuliers diffèrent déjà au niveau de la prédication. Celle-ci est plus libre pour le nom propre que pour le nom commun.

Le problème du sens du nom singulier dont la référence ne peut être que décrite nous reconduit d'emblée au discours, dans le processus duquel ce sens se construit. En discours -et pris avec son sens- le signe nominal réfère ou renvoie à ce dont il est signe et que, comme signe, il pose différent de lui. Mais en discours, il en va aussi partiellement du nom commun comme du nom propre: quelque chose peut lui être prédiqué qui n'est pas entièrement compatible avec son sens codé[23]. Et c'est précisément parce qu'un nom commun peut fonctionner en discours comme fonctionne un nom singulier, c'est-à-dire que son sens -une partie au moins- peut être modifié ou reconstruit dans le discours, qu'il peut signifier dans la situation où l'on parle, que des effets de sens sont possibles. Le sens codé, indifférent aux situations de langage, dé-situé dans le dictionnaire où il n'est que matière d'échange, est remis en situation par le discours, re-situé, singularisé.

La relation du discours aux choses, la référence des noms n'est donc pas une relation simple, et le fait qu'elle puisse paraître immédiate est un fait à expliquer. Dans le discours, les mots sont donnés, et non les choses. Et les signes renvoient aux choses en renvoyant à des signes, à eux-mêmes ou à d'autres signes. Les signes renvoient donc à l'extérieur du discours de manière médiate, c'est-à-dire par construction d'un sens qui permet d'identifier, hic et nunc, des aspects du monde ex-

térieur, de manière à les circonscrire coup par coup dans le fil du discours, à travers synonymie, prédication et reprises nominalisantes.

La référence des noms n'est donc pas fixe, donnée une fois pour toutes; elle est mouvante, elle se stratifie, se compose. Les noms ne sont pas, comme en logique standard, des sortes de pronoms dont les valeurs sont fixées dans un ensemble de choses repérées et énumérées antérieurement au discours qui en parle. Qu'un signe de chose puisse renvoyer à lui-même comme signe[24] dans le même temps qu'il renvoie à autre chose qu'à un signe, est constitutif du fait qu'il soit différent de ce à quoi il renvoie. C'est une condition sans laquelle l'activité symbolique et représentative ne pourrait se distinguer d'autres activités; c'est également une condition sans laquelle la communication ne pourrait être ce qu'elle est: un échange de signes.

2. Comment traiter des objets de l'explication

Considérons maintenant l'explication comme une schématisation dans laquelle des objets de discours sont posés dans un rapport à l'extérieur du discours, et transformés dans le discours. Cette transformation aura entre autre pour effet -si l'explication est reconnue comme telle- de modifier le rapport des objets aux choses qu'ils représentent. Admettons que le discours, dans ses formules, contient des indices de ce rapport et de sa modification.

Ce qui suit n'est qu'une brève esquisse de ce que nous nous proposons d'étudier. Elle repose sur deux présupposés.

Le premier s'articule sur une division du travail possible dans notre groupe de recherche. Car nous allons ici supposer résolu le problème de la reconnaissance du discours explicatif aux niveaux 3), 4) et 5) dégagés plus haut (cf., chap. 2), pour nous centrer sur les niveaux 1) et 2). Autrement dit, nous supposerons que, dans l'interaction réelle, l'autorité du locuteur a été reconnue conformément à la règle de l'interaction symbolique (qu'il a donc le pouvoir de savoir et de parler), et que le discours s'est délimité dans son propre espace en se démarquant d'autres types de discours.

L'univers des objets prend alors forme explicative en rapport avec la manière dont ceux-ci sont présentés et mis en relation dans le discours par des opérations dont le texte porte la trace. C'est cette forme explicative et ses variétés qui feront notre objet d'étude;

nous mettons donc le poids sur la composante idéationnelle du discours[25].

Un second présupposé est que nous disposons déjà d'un ensemble de notions théoriques, que nous ne re-définirons pas ici, pour spécifier ce qu'est un "objet de discours" et formuler plus techniquement certaines des propriétés auxquelles nous avons fait allusion plus haut. Un des buts de cette recherche sur le discours explicatif est de rendre opératoires des notions, tout en précisant leur définition dans la continuité des recherches du Centre de Recherches sémiologiques sur la "logique naturelle".

Quelques hypothèses de travail

Nous les basons sur des observations informelles de discours explicatifs, aussi variées que possible.

1. Le discours explicatif a, globalement, la forme générale suivante:

   un phénomène est ramené à un schéma, puis il est re-décrit en fonction de ce schéma.

   Cette forme suppose deux productions :

   a. celle du schéma. Nous l'appellerons *interprétation*. Le phénomène y est indice du schéma, et le schéma, sens du phénomène.

   b. celle de la redescription. Nous l'appellerons *explication*. Le phénomène y est conséquence du schéma, et le schéma, raison du phénomène.

   A chacune de ces productions correspond une transformation de (des) objet(s) du discours. La première correspond à un changement de cadre de référence: on passe de ce qui est à expliquer (explicandum) à ce qui explique (explanans), La seconde correspond à une assimilation de l'explicandum au nouveau cadre de référence (expliqué).

2. Cette forme générale est celle d'une démarche dont il convient de repérer les étapes et de les caractériser. Ces étapes correspondent à différents états de l'objet qui est le thème du discours. Un des buts de la recherche sera d'analyser comment ces états sont schématisés dans le discours, donc quelles classes de formes verbales les font identifier, et distinguer les unes des autres. Nous nous contentons à propos de ces états de signaler ce qui nous paraît essentiel.

   - *Ancrage de l'explication:* l'objet est identifié comme singulier, différent, et il est décrit en fonction d'un problème à résoudre.

   Singulier, c'est un événement.

- "Je croyais que ma pipe était sur la cheminée. Elle n'y est plus".
- "Il existe, dans le gisement situé au point P de la carte topographique T, une lacune stratigraphique correspondant à l'étage de l'Oxfordien moyen", (26)

Cet événement est une différence.

- "Ma pipe n'est pas où elle devrait être, où elle était avant"
- "D'autres gisements du même âge ne présentent pas cette lacune".

Cette différence est ce dont il faut rendre compte. L'événement décrit comme singulier et différent, signale un problème à résoudre. Celui-ci naît du décalage - qui est l'événement- entre un état actuel de l'objet et un état antérieur où il était assimilé à un schéma qui lui donnait un sens. L'ancrage de l'explication consiste à référer un état de non-savoir à un état de savoir que le discours va nier ou déplacer. Le problème qui déclanche la recherche d'explication est alors de savoir pourquoi cet événement ne pouvait pas ne pas arriver, donc d'avoir à chercher ce qui a suffi pour qu'il se produise; ou de savoir comment cet événement a pu être possible, donc à chercher ce qu'il a fallu pour qu'il arrive[27].

- *Production de l'interprétation:* L'objet est décrit, éventuellement défini, c'est-à-dire classé, en direction du schéma de l'interprétation qui fournira une réponse au problème posé.
- "Je croyais que ma pipe était sur la cheminée. Je deviens fou".

L'objet (ma pipe) est ici renvoyé aux attitudes du sujet (ma croyance), qui font elles l'objet de l'interprétation. Que la description du phénomène soit liée au schéma interprétatif qui en sera induit est démontré à contrario par l'effet comique que peut produire la violation de cette règle[28].

La production de l'interprétation se caractérise d'abord par un changement de "monde": le phénomène décrit devient signe d'autre chose que lui; elle se caractérise ensuite par un changement de niveau: on passe du singulier au générique. Lorsque j'interprète l'absence de ma pipe en disant "Quelqu'un l'a prise", d'autres entités interviennent, en relation avec le phénomène qui fait problème. Mais en même temps se trouve jouée l'existence d'une régularité -sans quoi la singularité de l'événement ne pourrait être effacée par l'explication: lorsque les pipes disparaissent, c'est que des gens les prennent.

Autrement dit, un autre événement ne peut être interprétation, donc raison possible dans l'explication d'un événement, que s'il est, déjà, instance d'une classe, d'un concept, variable dans un énoncé général, non singulier. Cela est vrai éminement des explications qui tendent à la structure (explications scientifiques). Cela est vrai aussi des discours qui visent à produire un "effet-science" sur l'interlocuteur, ce qui est le cas de tout discours explicatif (didactisme, objectivation ...). Le cas des explications par la cause, la genèse, la production ou l'histoire est plus complexe; on peut postuler que les régularités en cause sont d'un autre type: reconstruire, c'est pouvoir refaire, au moins idéalement.

- *Production de l'explication:* L'objet du discours est re-décrit en relation avec les entités appartenant au schéma interprétatif, et au niveau de généralité propre au schéma. La description de l'objet expliqué n'est donc pas celle de l'objet à expliquer. C'en est une paraphrase acceptable dans la mesure où l'explication donnée est elle-même acceptée.

Ces quelques remarques schématiques caractérisent des récurrences observées. Mais cette sorte d'invariant regroupe des variations considérables, dont nous nous proposons d'étudier certaines plus en détail. Nous nous limiterons à les énumérer:

- variation des formes linguistiques à chaque étape du déploiement de cette forme générale, et variation dans la présence ou l'absence de formulations correspondant à ces étapes dans les textes;
- variations dans le rapport heuristique du phénomène au schéma interprétatif (utiliser des schémas pré-existants, en modifier, en inventer...);
- variations dans le lien entre explicandum et explicans: causal, final, fonctionnel, génétique, intentionnel, etc.;
- variations dans le contenu du schéma interprétatif (paradigmes biologique, politique, techniciste, architectural, etc.;
- variations dans les "lieux" et les procédures selon lesquels l'explication "déduit" le phénomènw -de la "déduction" à la "transduction" piagétienne ;
- variations enfin dans le rapport même de l'interprétation et de l'explication: le phénomène expliqué peut servir tantôt à valider ou véri-

fier la pertinence, l'applicabilité du schéma interprétatif, si celui-ci fait le thème du discours; ou tantôt, c'est le schéma interprétatif qui contribue à élucider, à rendre intelligible par l'explication, l'une singularité de l'expérience.

NOTES

1) Tout acte de discours met en jeu, dans la langue, des signes dont le sens est d'opérer et de régler la mise à distance de l'énoncé d'avec qui énonce, et d'avec ce dont il énonce quelque chose.

2) "Le langage est marqué si profondément par l'expression de la subjectivité qu'on se demande si, autrement construit, il pourrait encore fonctionner et s'appeler langage". (Benveniste, Problèmes de linguistique générale. Paris, Gallimard, 1966, pp. 259-60).

3) Sur la notion de schématisation, cf. Travaux du Centre de Recherches sémiologiques et un livre à paraître sous le titre "Discours, argumentation et logique".

4) "C'est une question fondamentale en linguistique, plus encore en littérature, de savoir dans quelle mesure un signe ordinaire peut signifier ce qu'il est, c'est-à-dire perdre sa propre transparence, pour imposer son propre signifiant tout en continuant à signifier le monde". (J. Rey-Debove, Le métalangage, Paris, Le Robert, 1978, p. 4).

5) Cf. "Discours, argumentation et logique", chapitre 4.

6) L'exemple suivant est tiré d'un roman d'Agatha Christie
Il y a eu crime, et une lampe est restée allumée dans un local normalement inhabité la nuit. On cherche à savoir pourquoi.
"Le policier - "Aucune idée?"
Miss J. lança un regard dans la direction de miss B avant de répondre.
- "Je n'ai aucun soupçon précis"
Miss B vient à son secours:
- "J'imagine que miss J. a cru que l'une de nos élèves avait un rendez-vous. Exact?"
La surveillante eut un léger sursaut.
- "Sur le moment oui, admit-elle. L'une de nos pensionnaires italiennes, peut-être. Les jeunes étrangères sont plus précoces que..."
- "Ne soyez pas insulaire, coupa Miss B. Nombreuses sont les élèves britanniques qui seraient tentées de vivre une aventure".

7) J. Rey-Debove donne (op.cit., pp. 197-198) sept contextes pour "dire" que nous avons appliqués à "expliquer", ainsi qu'à un certain nombre de verbes donnés pour synonymes dans les dictionnaires de langue.

8) Nous reprenons la terminologie de Halliday. Dans Language as social semiotic, Londres, Arnold, 1978, "language is what it is because of what it has to do" (p. 19). Comme système, il a des composantes fonctionnelles caractérisant des possibilités différentes de signifier. Elles dépendent des relations que le langage, comme activité, entretient avec l'environnement matériel et social. Elles ne doivent pas être confondues avec les différents usages du langage dépendants de finalités qui sont, elles, innombrables. La composante "idéationnelle" permet au langage de représenter l'expérience, en l'interprétant (identifier, discriminer, classer, mettre en relation,...). La composante "interactionnelle" permet de symboliser la participation des locuteurs à une situation de langage (pp. 186-187).

9) Le discours est simultanément interprétation de l'expérience et expression d'une participation à une situation de langage: ce qui est dit est ancré dans un contexte et une situation. Nous pourrions renvoyer ici à la composante "textuelle" de Halliday.

10) R. Debray, La neige brûle, Paris, Graseet, 1977,

11) S. Toulmin, L'explication scientifique. Paris, A. Colin, 1973, pp. 68-9 (trad. J.J. Leclerc).

12) G.G. Granger appelle "style" diverses manières de traiter d'un objet, d'une structure intellectuelle; ces variations d'attitudes s'observent dans le travail discursif par lequel se schématise une intuition -niveaux d'abstraction, modes de raisonnement, enchaînements de concepts, schémas interprétatifs. Ces variations d'un discours à l'autre se distinguent d'autres variations concernant les attitudes à l'égard des agents de l'interaction, qu'il appelle "rhétorique". Essai d'une philosophie du style, Paris, A. Colin, 1968, pp. 73-75. Nous pensons toutefois que "style" et "rhétorique" sont inséparables lorsque la "structure d'objet" qui oriente le déroulement d'un discours, ou que celui-ci vise, n'est pas une "objectivité" mais une représentation chargée de significations sociales (valorisée).
Cf. l'analyse que F. Furet donne des discours de Robespierre dans Penser la révolution , Paris, Gallimard, 1978.

13) Cf. J.-L. Galay, Philosophie et intervention textuelle, Paris, Klincksieck, 1979, IIIe partie, § 2.

14) Résumons les points qui nous intéressent dans la classification des sens du mot "expliquer" en les illustant. Soit une monographie de géologie, essentiellement descriptive, et soit sa partie "stratigraphie". Le texte est intitulé "notice explicative" et est attenant à la carte géologique d'une région donnée, dressée par l'auteur. Expliquer veut dire enseigner comment se servir de la carte, et justifier des décisions prises à partir des observations faites. Mais dans le corps du texte, on trouve des moments interprétatifs: la description (classification, datation) de terrains à tel endroit est un indice, parmi d'autres, qui fonde l'hypothèse de l'existence d'une mer s'étendant à l'endroit où sont situés les sédiments. On trouve, de même, des moments explicatifs liés aux premiers: le schéma paléo-géographique -transgressions/régressions des mers selon les époques géologiques- rend compte de la présence ou de la lacune de telle couche calcaire à l'endroit qui intéresse la description.

15) Une approche du jeu de ces repères est proposée par J. Chesny dans ce Cahier.

16) Cf. N. Rescher, Introduction to value theory, New-York, Prentice Hall, 1969, chap. I "L'explication par la valeur".

17) A ce niveau, un discours explicatif peut être accepté comme explicatif, sans l'être néanmoins dans sa valeur de vérité. La réfutation ne dira pas "Ce n'est pas une explication", mais "c'est une mauvaise explication", soit parce que les faits décrits n'en sont pas, ou que l'hypothèse proposée n'est pas pertinente, ou mal étayée, ou que les inférences sont douteuses, etc.

18) La question du rapport entre normes de la communication et instauration de celle-ci fait l'objet des remarques de M. Ebel dans ce Cahier.

19) Cf. W. of Sherwood (1267) Introduction to logic, (trad. N. Kretzmann) University of Minnesota, 1966, pp. 69-102.

Dans Kneale & Kneale, The development of logic, Oxford, Clarendon Press, 1962, p. 34, un "lieu" est défini, dans l'optique des Topiques d'Aristote comme "a general tactical link for the conduct of competitive argument". Dans l'exemple suivant: "Il est intéressant d'étudier le comportement animal qui, en général, explique le comportement humain, l'homme étant lui-même un animal "supérieur"" -tiré d'un journal- le ressort de l'explica-

19) tion, la "sedes argumenti" peut être la maxime: "le genre est prédiqué de tout ce dont l'espèce est prédiquée".

J. Molino, F. Soublin, J. Tamine dans "Sur l'utilisation des modèles rhétoriques dans la description des textes", Informatique et sciences humaines, 40-41, 1975, font l'hypothèse que les enseignements de la rhétorique traditionnelle n'ont pas cessé de normer la pratique du discours et qu'on pourrait en tirer, pour l'analyse des textes, des modèles plus efficaces que ceux qui sont importés soit de la linguistique, soit de la logique mathématique.

20) Ils appartiennent à des organisations à la fois sémantiques et logiques (cf. J.-C. GARDIN, Une archéologie théorique, Paris, Hachette, 1979, p. 202).

21) Anselme de Cantorbery par exemple distinguait dans le langage un "usus loquendi" et une "significatio per se". Le langage adéquat à figurer la seconde -un latin technique- était souvent inacceptable du point de vue de l'usage ordinaire, mais indispensable à la précision et au contrôle du discours rationnel visant le vrai. Voir D. P. Henry, Medieval logic and metaphysics, Londres, Hutchinson, 1972, p. 10.

22) Généralement, "quand on parle de telle chose, on emploie tel signe"... Le signifié d'un nom est la définition de ce qu'il désigne".... c'est-à-dire les prédicats les plus fréquents qui lui sont compatibles, tels que les dictionnaires les répertorient. J. Rey-Debove, op.cit., pp. 91 et 104. L'auteur montre encore qu'un nom singulier n'a pas de signifié au même titre que les noms communs: il n'y a pas de définition correspondant à ce qu'il désigne, mais seulement des descriptions. Le propre de l'homme en général est le rire; ce prédicat ne fait pas partie de la définition du chat. Cependant, le chat d'Alice souriait sur sa branche.

23) Les deux expressions suivantes sont tirées de A. Jarry, La Chandelle verte, Paris, Poche, 1969, p. 239.
"Le noyé, ce vertébré à sang froid..."
"Les noyés, comme les poissons, sont riches en phosphore"
Le contexte est didactique -le sous-titre du recueil est "lumières sur les choses de ce temps"-, Ces formules sont des définitions, mais ce ne sont manifestement pas celles qu'on peut tirer d'un dictionnaire. Jarry joue ici sur le fait que les noms communs ont un sens codé (la définition de ce que le nom désigne). L'effet de sens est ici un effet de code, ce qui doit être distingué de l'effet de vérité qui serait lié au seul rappel, dans le discours, d'un sens codé, par exemple: "le noyé, personne morte dans l'eau".

24) Un cas limite du problème du nom dans le discours, qui est en même temps un paradigme, est celui du sens du pronom Je. Suivons ici Benveniste (Op.cit., p. 252). Ce mot a sa référence propre: l'individu concret qui parle hic et nunc. Mais comme le terme ne décrit rien -comme le ferait par exemple une expression nominale comme "moi, chevalier à la triste figure"-, la référence varie à chaque occurrence du mot, dans la mesure justement où son sens ne peut être que de poser comme tel un individu chaque fois unique, singulier. Dans sa détermination, cet être référé est donc tout entier un objet de discours. Car Je veut dire: "L'individu qui énonce la présente instance de discours qui contient l'instance linguistique Je" ... "Je ne peut être identifié que par l'instance de discours qui le contient... (et parallèlement), la for-

24) me Je n'a[illegible] d'existence linguistique que dans l'acte de parole qui le profère". On pourrait dire que la caractéristique d'une telle forme est de posséder en langue, une propriété attribuable plus généralement aux noms, mais en discours: ancrer l'univers de discours dans un extérieur, donc être un indice de subjectivité et d'ostension, simultanément.

25) G. Granger dans Langages et épistémologie, Paris, Klincksieck, pp. 168-70. distingue également l'"illocutoire" c'est-à-dire "ce qui donne au message une fonction dans la communication", de l'"ancrage", c'est-à-dire "ce qui fournit au message un cadre de référence".

26) L'événement peut être "propre": "une expérience est rapportée par un sujet à son monde comme modification de celui-ci", ou il peut être "référé à un cadre spatio-temporel objectif", "référencié". G. Granger, "Logique et pragmatique de la causalité" in Systèmes symboliques, sciences et philosophie, Paris, Ed. du CNRS, 1978, pp. 127-143.

27) G.H. von Wright, Explanation and understanding, Londres, Routledge & Kegan, 1971, p. 53.

28) Lorsqu'on reçoit une lettre de Tamanrasset dont le timbre est fixé par un trombone, l'interprétation "normale" n'est pas l'absence d'eau, mais l'absence de colle. Cet exemple est tiré de Le comique du discours de L. Olbrechts-Tyteca, Ed. de l'Université de Bruxelles, 1975, p. 233.

ASPECTS DE LA THÉMATISATION DE ET DANS L'EXPLICATION

PAR

JOËLLE CHESNY

POST-INTRODUCTION - AVERTISSEMENTS ET PRECAUTIONS

Chacun sait qu'une introduction s'écrit une fois le travail achevé ou considéré comme tel. Elle est ce dont on aurait dû partir, et pourtant elle est bien souvent ce à quoi on est arrivé, ce qui ressort du produit fini, après qu'il a été écrit, avec tout ce qui échappe au pauvre penseur -jusqu'à son propre style qui n'est qu'un "résultat"- avec tout ce qui s'est construit dans son discours lui-même, pas forcément pré-pensé, parce que le discours est intrinsèquement générateur de réflexions (à défaut d'idées claires) ou d'images, et non seulement traducteur. Sans projet, ce qui s'auto-génère est les plus souvent ébauché, désordonné, contradictoire. Les propos qui suivent sont l'exemple même d'un discours auto-généré!

Aussi, c'est dans un deuxième temps, que devront s'ordonner et se clarifier des axes de recherche plus fermes: le désir d'articuler linguistique et pratique discursive, une approche de l'explication à travers ce que le Centre de Recherches sémiologiques a montré du discours, et en retour, le dégagement d'intuitions nouvelles sur l'analyse du discours. C'est pourquoi il est parlé ici de thématisation de et dans l'explication. C'est aussi par ce biais qu'il est peut-être possible de faire "excuser" le flou des notions utilisées (mais Halliday ne fait-il pas lui-même remarquer qu'il règne la plus grande confusion dans le traitement de la thématisation?), et la non-spécification de la place de l'analyste. Comptant ne pas délimiter ces notions à priori mais les voir se dégager d'une pratique réelle sur les énoncés.

Enfin, je ferai remarquer que je ne me suis pas posé la question de savoir ce qu'était l'explication: ce problème est abordé dans les textes de M.-J. Borel et M. Ebel. Je suis partie de l'étape suivante: une fois une explication donnée, comment la regarder, que peut-elle nous apprendre sur elle-même? sur les autres processus discursifs?

****

Et la cohérence, on le sait, reste un des rares critères de vérité que les hommes aient imaginés". (A.J. Greimas)

Plus peut-être qu'aucun autre processus discursif, l'explication implique une situation d'interlocution réelle dans laquelle l'énonciateur anticipe sur la capacité de son énonciation à transformer un état de connaissance, sur la nature de la demande à laquelle son explication est une réponse, et sur l'aptitude de son interlocuteur à intégrer une "expérience verbale" à son propre savoir[1].

Mais à quoi, à qui répond celui qui produit une explication? Quel manque dans la connaissance d'autrui se trouve ainsi comblé, et de quelle manière, par un tel type de discours?[2] -manque réel, ou manque "provoqué" par un énonciateur en position d'autorité désireux de garder à son avantage la prise de parole mais qui, pour échapper au monologue, se doit de supposer chez l'autre des interrogations peut-être absentes?[3] (procédé par ailleurs courant du pédagogue conscient de la complexité et de l'implicite des inférences de son discours, soucieux de provoquer le "doute méthodique" chez ceux qu'une didactique souvent sans pratique rend passifs à l'égard du savoir).

Ce que, donc, l'ancrage d'un discours explicatif à l'intérieur d'un discours plus large signale, c'est une rupture dans un état de connaissance et une rupture dans le déroulement d'un discours, une sorte de "parenthésage"[4]. Sur la nature "mentale" de cette rupture il ne convient pas de nous interroger ici car, si nous sommes équipés pour étudier la transformation des objets de discours, nous ne nous prononçons pas sur la transformation des états de savoir; nous saurons dire

---

1) Les dictionnaires sont très significatifs à ce point de vue: expliquer est considéré comme expliquer à, bien plus que comme une activité autarcique; la dominante didactique y est très marquée.

2) Et quel que soit le type d'explication (Cf. texte de M.-J. Borel dans ce Cahier).

3) Interrogations dites rhétoriques comme: "on se demandera si", "la question se pose de", "on vient naturellement à s'interroger".

4) Par exemple, dans le roman policier, on peut remarquer une interruption du temps du récit pour que prenne place un temps "hors action", celui où le policier rassemble les indices et les hypothèses susceptibles d'expliquer telle ou telle énigme.

quelque chose de ce que vise un discours, et surtout comment il le fait, mais rien de son impact réel sur les activités cognitives d'un sujet (approche qui nécessiterait la prise en compte de l'analyse des comportements conditionnés par le discours et face à lui[1]). Ce qu'il faut ici repérer, c'est le moment auquel une telle rupture intervient qui signale le moment d'une transformation de la situation et du discours, et de voir si et comment elle modèle l'explication qu'elle appelle. Or où saisir ce qui s'interprète comme un manque? Cette rupture qui ouvre sur de l'explicatif s'inscrit d'abord dans le déroulement de celui-ci, en contrepoint: chaque phase de l'explication est portée pour une interrogation qui la génère et la sous-tend. Parfois présente, la question-rupture demeure souvent informulée, sans doute parce que sa réponse la dépasse largement et que les informations présentées dans l'énoncé sont chargées de questions et d'intentions nouvelles, dérivées et dérivantes par rapport à cette interrogation initiale. Ce à quoi une explication répond est souvent plus global et indéfini que les subdivisions interrogatives que l'on peut inférer à chaque phase d'un découpage linguistique de l'énoncé produit[2].

De la rupture dans la connaissance, à l'interrogation qui la relève, aux interrogations qui la développent, à l'énoncé qui rétablit l'équilibre[3], c'est le processus de genèse et de transformation du thème de l'explication que nous observons, c'est-à-dire le mode d'apparition et les variations de l'objet à expliquer, l'explicandum. On rejoint ici, en liant interrogation à thème, l'approche de la thématisation qui est celle de l'Ecole de Prague, c'est-à-dire une partition en thème-rhème le long d'une question présupposée: l'interrogation complétive[4]

Ex. : "Nous irons skier demain"

Que ferons-nous demain?	Nous irons skier (Rh.)	demain (Th.)
Quand irons-nous skier?	Nous irons skier (Th.)	demain (Rh.)
Que ferons-nous?	Nous (Th.)	irons skier demain (Rh.)

---

1) Cf. M. Ebel, dans ce Cahier.

2) Par exemple, une simple demande d'explication en "pourquoi" peut donner lieu à une réponse incluant des "quand", "comment", "où", etc.

3) Au sens de l'équilibration piagétienne.

4) F. Danes, "De la structure sémantique et thématique du message", trad. J.M. Korinman, in Linguistique et Sémiologie, Travaux du Centre de Recherches Linguistiques et Sémiologiques de Lyon, 5/1978, pp. 177-200.

Appliquons à un exemple d'explication ce découpage.

"le système capitaliste central, pour les nécessités de son développement a destructuré les anciens systèmes agraires (...); mais mû uniquement par le profit, il n'a même pas chercher à les remplacer par de nouveaux systèmes respectueux des équilibres (...). S'est ensuivi une exploitation minière des terres qui a été dénoncée par de nombreux agronomes" (1)

1 - qu'a fait le système capitaliste? / il a destructuré ...

ou

- pourquoi le système capitaliste a-t-il destructuré? / pour les nécescités

2 - pourquoi n'a-t-il pas chercher à remplacer? / parce qu'il est mû par

3 - Que s'est-il passé ensuite? / il s'est ensuivi ...

C'est apparemment l'enchaînement des questions qui met à jour l'articulation logique des thématisations successives et qui assure la cohérence de l'énoncé (c'est à ce niveau que peut s'exercer une "normatisation" de l'explication "bien formée"[2] - nous reviendrons plus loin sur l'artificiel d'un tel découpage par rapport à une situation réelle de communication). Mais plus important pour nous dans l'immédiat est le fait de l'existence d'un sur-thème du discours explicatif qui serait ainsi mis en évidence. En effet, dans ce petit texte, il est tout-à-fait légitime de poser les questions différemment: qu'est-ce qui finalement se trouve expliqué, et se posait donc comme explicandum? Que constate-t-on qui fait problème et marque la présence d'une rupture dans le savoir? C'est le fait d'une surexploitation minière aux dépens de l'agriculture: le sur-thème est donc le suivant: "Quelle est l'explication de l'exploitation minière des terres?" et c'est en fait autour de cette question-rupture que l'ensemble du texte s'agence. Le sur-thème peut être considéré comme la constante sémantique et référentielle d'un énoncé; un objet de discours se modifie au fur et à mesure de l'énonciation;

a) par une sélection successive d'aspects thématisés (la "progression thématique" de Danes);

b) par l'effet du discours sur lui-même qui transforme ses objets en parlant et qui fait que "ce dont on parle" n'est jamais ce dont on se proposait de parler car ce qu'on en dit en fait aussitôt, par enri-

---

1) Le Monde, 29.12.1979, p. 2.

2) Voir à ce sujet l'article de M. Charolles, "Introduction aux problèmes de la cohérence des textes", Langue française, no 38, mai 1978, pp. 7-41.